

Bande dessinée
Les eaux et les bras de cadabra

Jean Obélix Lefebvre

Number 48, June–July–August 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21639ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, J. O. (1992). Bande dessinée : les eaux et les bras de cadabra. *Nuit blanche*, (48), 34–36.

Les eaux et les bras de cadabra

«Je t'aime!», résumé de toutes ces vies vécues à l'envi comme à l'envers où on prétend (frime!) vivre l'impossible, le quichottesque, tournant le dos au pauvre possible, si gênant, qui doit faire anti-chambre (à perpétuité!) sous les fenêtres entrouvertes (et par qui?) de l'éternité. Encore heureux que la vie nous vive plus que nous la vivons. La plupart des scénarii reposent sur cet argument et nous les fantasmons plus que nous ne les lisons. Faits de guerre(s) et chagrins d'amour(s) sont donc les deux mamelles que nous malmenons avec les dents, inconscients, obstinés, obtus et gourmands. Aveugles et troublés, nous mendions les miracles (Cossery) qui viennent de partout (Béart). Pourtant...

L'homme conscient pourrait bien s'étrangler de rire devant cet étalage de tragédies, ce besoin de cauchemar, s'il n'était contraint à un peu de délicatesse. Relisez Verlaine. Non, il n'a pas fait de bande dessinée! Que des bouts rimés, ruminés. Ici, on fréquentera plutôt Gébé, Warnauts et Raives ou Servais. Mais il y a recouplement des thèmes. J'aurais très bien pu vous parler aussi de Kafka dont la sinistre affi-



L'amant de Lady Chatterley, de D.H. Lawrence, mis en images par Hunt Emerson.



che nous ramène au *Maus* de Spiegelman. Nous ne serions donc que les jouets, adultes et consentants, des dieux de toujours, dieux-alibis, nos sournoises réponses à ceux qui voudraient nous tirer du lit de gésine.

L'amant de Lady Chatterley, de D.H. Lawrence et Hunt Emerson, Albin Michel, 1992.

Aux temps obscurs où je fus jeune, c'était là notre première lecture de roman hautement littéraire et formidablement cochon. Une lady fortement mame-lue y copulait à la Montaigu avec un Roméo garde-chaste. Hunt Emerson nous en fait une relecture, un redessin dont on craint dès l'abord qu'il manque d'élaboration. Que nenni! Malgré un traitement un peu comique-troupier, tête de Betty Boop pour la lady et lard de beauf pour Mellors, jamais nous n'assistâmes à si belle transposition, du Stephen Frears (*My beautiful laundrette*¹) en bande dessinée. Du punkisme intelligent.

Piège pour les falots lecteurs de chez Gallimard. La jaquette de l'album porterait à croire que nous voici en présence des redondances d'un Soliers ou d'autres mièvreries d'une collection qui nous a trop souvent fait prendre le blanc en détestation.

L'art érotique d'Alex Varenne, de Alex Varenne et Michel Nebenzahl, Albin Michel, 1991.

Des culs en cascade! Art pop d'Alex Varenne, moins sentimental que Jean Liechstenstein, qui s'attarde sur les croupes rebondies et les beaux seins lourds. On constate (ce n'est pas péjoratif!) un fétichisme cuir-liens-latex. Il aurait mieux valu prévoir un découpage de certaines pages à la manière de l'antique *Illustration*. Ou un portfolio complémentaire.

Mais vous ne découvrez pas Alex Varenne d'aujourd'hui. Vous possédez à tout le moins vos *Erma Jaguar* et autres friponneries. Si vous êtes radin, évidemment, l'éditeur n'a pu faire mieux pour rendre accessible ce cul de bonne facture. Vous en rêverez!

Chats, t. 1, Not'dam, de Didier Convard, «Grafica», Glénat, 1992.

Nouvelle série. À la manière de Clifford D. Simak, *Demain les chiens*, voici donc une fiction sociale où l'homme laisse la place aux chats et

aux loups. Une suite est promise, *Adam et rêve*. Nous consolerions-nous par avance d'une éclipse anticipée. Pour mieux revenir?

Un ordinateur défend pour l'instant les abords de Notre-Dame de Paris de l'invasion des loups. Il chouchoute les chats. Les hommes survivent à l'état de gibier. Plus de mémoire. Les conséquences du refoulement? De la délégation? Lacan aurait pu se délecter d'une b.d. venue trop tard pour lui qui entremêle les lapsi et les mots d'esprit et use du référentiel à tire-larigot. Pour nous, nous souhaitons tout simplement que l'ensuivi ne compte pas plus de quatre albums sous peine de tomber dans la névrose ad *in-finitum* des *peine-à-jour* japonais du métro de Tokyo.

Iriacynthe, de Jean-Claude Servais, «Studio (À Suivre)», Casterman, 1992.

Bucolique. Avec quelquefois des airs de Guy des Cars. Un château qui n'est jamais loin. La province. Pertinemment freudien, Servais étudie les profondeurs. Donc, France profonde. En même temps paraît *La petite reine* du même Servais. Iriacynthe est une fée des bois pour moitié et une femme pour l'autre; née de la magie du rapt et du viol réunis (encore une fois!), elle est l'énigme amoureuse à résoudre sous peine de malédiction reconduite. Servais poursuit la saga de la Tchalette et de Vilette, des histoires d'amour caché, d'amour tueur et d'amour crève-yeux ou crève-cœur.

Dessin à la limite de la maniaquerie pour mieux, et souvent, se perdre dans le flou lorsque le regard analyse. Servais écrit et dessine en trempant ses plumes dans les encres glauques du subconscient et les mélange avec les eaux claires d'une source campagnarde. Sous les buissons, se cache l'ombre lumineuse. Réellement!

Équatoriales, de Warnauts et Raives, «Studio (À Suivre)», Casterman, 1992.

Ils ont signé War's et Raives, les enquêtes de Lou Cale, des trucs par toujours recommandables, mais un dessin à gros traits, accrocheur. Les scénarii se peaufinent. Format-nouvelles. Comme le souligne l'introduction, on y visite différentes espèces amoureuses. Là où il fait si chaud que le refoulement tend à rendre la jeune pousse plus drue... et plus crue. Les tropiques. Du ▶

lâche abandon à l'adresse perdue, on remarquera celui-là qui conçoit (enfin!) que l'amour ne se reconnaît pas à la bandaison ou bien ceux-là qui doivent assumer plus que l'hypothèse des amours virils. Wilhelm Reich nous avait prévenus. Le déballage ne fait que commencer. J'en connais que ça importune.

À rapprocher du dernier Jean-Claude Denis: *Bonbon-piment* (L'Écho des Savanes / Albin Michel).

**Clive Barker, t. 4,
Sang pour sang,
de Bo Hampton
et Fred Von Tobel,
Comics USA, 1992.**

Quatrième tome des œuvres de Clive Barker dessinées par l'école américaine qui nous sert aussi des divagations à propos de Batman et autres super-héros, ces albums ont le mérite d'une recherche iconographique de reconduction du cauchemar. On connaît le rapprochement, et la confusion, l'amour, la mort et l'*ad nauseam*. En quatrième de couverture, l'éditeur nous rappelle, *ad nauseam* aussi, l'entérinement et les encouragements de Stephen King à son jeune «successeur». On l'aurait échappé belle si Victor Hugo avait ainsi désigné ses inéluctables héritiers. Je n'en dirai donc pas trop de mal puisque j'ai apprécié tout autant le kitch que le macabre qui font la joie de l'homme primitif. Mais dois-je mettre cela entre... vos yeux?

**La poupée, «l'amour monstre»,
de Guy Colwell,
L'Écho des Savanes /
Albin Michel, 1992.**

La bande dessinée *Inner City Romance*, ça vous dit quelque chose? C'était «au bon vieux temps de l'underground américain», les hippies et les *draft dodgers* réunis voulaient changer le monde par voie de *peace* et de *love*. Se glissaient quelques panthères noires aux idées de même couleur dans le cours du récit et des tristesses d'Apocalypse. Les flics réprimaient et la marijuana consolait et initiait. Depuis, les choses sont rentrées dans l'ordre. Tolérance zéro et contrôle du marché par les hommes de Lucifer lui-même. On rigole au passage des *baba-cool*. Guy Colwell dessinait de l'espérance. Maladroitement. Il rate toujours le dessin de ses bagnoles. Irréformable!

On s'est recyclé (vogue!) dans le yuppisme, l'art réalo-réaliste, du Edmund Alleyn. On fabrique des poupées

gonflantes pour qui débecterait n'importe qui (avec un e de moins en moins muet). On se fait sponsoriser par un plouto-pornographe. Charité-business qui tourne à la cavale, méandres de la jalousie et de la possessivité autour d'une femme-objet. Le récit de Guy Colwell recoupe ceux de Crumb. Des Américains auto-exilés en terre de France pour y préparer le retour des beaux jours, la fin (existe-t-il une fin à la perpétuité?) des années paranoïaques, les années folles.

Bien sûr, on pourrait acheter pour vérifier l'ampleur des bites et se préciser le contour des cramouilles. Bien sûr. La pornographie est aveugle!

**L'âge du fer,
de Gébé, préface de Cavanna,
«Hors Collection»,
Presses de la Cité, 1992.**

On ne l'attendait plus. Gébé n'était plus que le désolant (?) défenseur de Roger Knobelpiess, un *baba-cool* revenu de l'an 01, un ancien, comme Chaval. On apprendrait un beau matin, si on lisait jusqu'aux entrefilets, qu'il se serait suicidé. C'est qu'il n'y a plus de *Charlie*. Les éditions du Square sont-elles à jamais disparues?

L'âge du fer est donc une autre rêverie dessinée, une chose si utilement inutile, faite pour se tordre, une pseudo-histoire de l'humanité où ne manque pas un boulon. Gébé cultive l'art de ne rien dire (de sérieux) à propos de ce nous qui nous désigne comme une généralisation hâtive. Je n'est pas nous. Il en tombe parfois (là, il y a une astuce!). Gébé, donc, salue la bêtise au passage, notre mère à tous et à toutes, qui nous a appris à faire absurdement notre possible pour oublier les questions angoissantes que nous pose la vie en choisissant un métier ou bien une carrière, une profession, comme hobby à plein temps. Lui, il a été formé au dessin industriel. On le dirait bien ...

**Trio Grande,
adios Palomita,
de Lamy, Vatine, Clément
et Rabarot,
«Conquistador»,
Delcourt, 1991.**

Révélation du Salon d'Angoulême, décidément les Français adorent le *western*! Et je dois avouer que celui-là, quoique rempli de clichés archi-éculés, nous est donné sur un air enlevant. Efficacité du dessin, pourléché, des nanas stéréotypées, une anarchie bonne enfant, des couleurs rénovées, rutilantes.

À voir donc pour la réussite d'un travail à quatre qui aura valeur de portefeuille en vue de productions d'avenir. Si la publicité ne leur fait pas un pont d'or, ils consentiront peut-être à nous revenir avec des récits plus étoffés. Il faut que jeunesse se passe! Et ça n'est jamais sûr.

**Johnny, les années soixante,
Sous la dir. d'Alain Coriolan,
«Hors Collection»,
Presses de la Cité, 1992.**

Il faut prévoir au moins trois tomes des mémoires éparses de Johnny Halliday confiées au traitement par de (relativement) jeunes fans du dit. J'en tairai pour une fois les noms tant il me semble que la bonne foi au service de la bêtise crasse me sort par les yeux pour m'entrer (et désagréablement) vous savez où. Il arrive que la jeunesse ne passe pas. On appelle cela de l'infantilisme et ça mène à sucrer les fraises très très tôt. Johnny, Elvis, James et Marilyn justifieraient-ils la maxime: «Sois bel, et tais-toi, pour l'amour!»

Oups! J'allions oublier Philippon et...

**Philippon et le bilboquet,
de Marc Auger,
Studio Montag, 1992.**

Aplats, ligne claire, un récit à faux suspense, une efficacité qui distingue autant l'enfantin de l'infantile que le noir du blanc, Philippon joue entre Little Nemo et le Concombre masqué, une paranoïa pour le *fun*, un *némodynamisme* en quelque sorte. Si petit *album* que nous allions l'oublier sur la table de chevet où l'accompagneront, nous l'espérons, d'autres plaquettes loufoques et candides à la fois. D'autant que Philippon nous a soufflé l'incongruité (sans lui) d'un titre de chronique que vous savez tous et toutes pathologique et irréversible.

Je décrète donc mon renfermement, droit d'asile pour un fou de la bande à condition qu'on veuille bien m'y tenir informé des émergences d'Iceberg et des prochaines circonvolutions de Benoît Joly et d'André-Philippe Côté (un *Giorgio de Chirico* à venir, chez Phylactère). ■

par Jean Lefebvre

1. Film produit en 1985. On considère qu'avec ce long métrage, Stephen Frears s'affirme comme l'un des rénovateurs du cinéma britannique.